

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 3 (1865)
Heft: 21

Artikel: Le demi-Grandson
Autor: Favrat, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178060>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

d'extase il me sembla que le portrait me disait :
« Toi, qui t'es occupé si longtemps de moi, et qui as si souvent désiré d'avoir une idée de ma figure, regarde-moi bien dans ce moment ! C'est moi ! je suis le major Davel ! »

Je ne sais pas combien de temps je restai dans la contemplation muette de ce tableau ; mais tout à coup je fus tiré de mon ravissement par la voix de la maîtresse de la maison qui m'invita à prendre place et me dit en souriant :

« Il paraît que ce tableau vous captive d'une manière toute particulière. Savez-vous ce qu'il représente ?

- Oui, madame, c'est le major Davel !
- En effet, c'est lui ! Mais qui vous l'a dit ?
- C'est le portrait lui-même !
- C'est bien singulier, mais expliquez-moi... »

Je ne trouvai nul inconvénient à communiquer à cette dame le plan que j'avais formé, et après m'avoir beaucoup encouragé à terminer mon travail, elle me conseilla d'orner mon ouvrage avec la gravure du charmant tableau qu'on avait trouvé dans un grenier à Cully et dont elle avait fait l'acquisition dans une mise publique. Mon ouvrage n'a pas encore vu le jour, mais je promets aux lecteurs du *Conteur vaudois* de leur procurer l'avantage d'admirer le véritable portrait de Davel, quand ma pièce théâtrale se sera décidée à quitter sa retraite actuelle.

F. N.

Voici des vers faits depuis plusieurs années par un de nos collaborateurs à qui le *Conteur* est déjà redevable de charmantes productions littéraires. Quoique déjà publiés dans un journal il y a dix ou quinze ans, nous sommes persuadés que nos lecteurs nous saurons gré de les reproduire aujourd'hui :

Le demi-Grandson.

Dans les rêves du soir que l'on fait éveillé,
Dans le charme idéal d'une indolente pose,
Lorsqu'on étend les bras et que l'on a bâillé,
Oh ! qu'un demi-Grandson est une bonne chose !

Je ne me lance pas dans les goûts d'aujourd'hui ;
Je laisse tout flâneur qui passe et se pavanne,
Fumer du bout des doigts, cousu dans son ennui,
Les Manille dorés avec les purs Havane.

J'ai le nez moins subtil, et je suis ainsi fait
Que je trouve un Grandson le plus divin possible,
Quand il a la longueur et le teint que l'on sait,
Plus un certain fumet que je crois indicible.

Quand j'ai trouvé celui que je veux consumer,
Que le couchant s'éteint et pâlit la Dent-d'Oche,
Je vais à ma lucarne et me mets à fumer
Gravement, l'œil mi-clos et la main dans ma poche.

On est si bien ainsi ! c'est un plaisir à moi,
Presque un bonheur, enfin tout un petit bien-être
Que je savoure en paix, tout seul à ma fenêtre ;
Alors je hume l'air, je fume... je suis roi !

Et puis, que de pensées m'arrivent à la file,
Que de projets bâtis, que de plans radieux,
Pris, laissés, et bientôt s'envolant entre mille,
Ainsi que la fumée, au gré de l'air joyeux !

Dans ce vaste univers trouvez-moi, je vous prie,
Quelque chose de mieux, moi je vous en défie :

Remuez l'horizon,

Cherchez par mer et terre et vous direz, je gage,
Au bout de ce voyage,

Qu'il n'est rien ici-bas de meilleur qu'un Grandson.

Surtout quand, méprisant les vanités du monde,
On ne demande pas aux îles de la Sonde

Leur tabac indien,

Leur poudre parfumée aux rives du Bosphore,
Et que l'on peut encore

Tendre sa faible aumône au pauvre qui n'a rien.

Du moins c'est mon avis ; si ce n'est pas le vôtre,
C'est en vain sûrement que je ferais l'apôtre

Et voudrais vous prêcher,

Car j'ai dans mon bon sens acquis la certitude
Qu'en choses d'habitude,

Vouloir changer quelqu'un c'est battre le rocher.

Bonnes gens ! qui croyez, avec des plaques jaunes,
Vous créer une paix longue de plusieurs aunes,

Un bonheur pur et doux,

Vous me pardonnerez de vous parler sans gêne,
Et comme à Diogène : —

Il m'a toujours semblé que vous étiez des fous.

Car, tenez, à quoi bon ! sur noire pauvre terre
Amasser comme vous, longtemps, avec mystère,

Pour se dire : J'ai tant !

Dix, vingt, cent mille écus (vous les avez peut-être)
Forment un trésor maître,

Mais avec tout cela qui de vous est content ?

Qui de vous au Grandson tout raccorni par l'âge
Trouve ce goût exquis, cet arôme surtout,

Et peut sans maugréer le fumer jusqu'au bout ?
Vous n'avez pas le fil... vous comprenez l'adage.

Oh ! mais pour un fêtu, pour un coup de sifflet,
Pour rien si follement n'usons pas notre langue ;
Tout avis est mauvais et tout sermon déplaît :
Vieux habits, vieux galons, inutile harangue.

Eh bien donc, au revoir et beaucoup de succès !
Que la fortune vienne et vous couse de piastres,
Mais avec elle un jour n'entrez pas en procès,
Elle plaide fort bien, et gare les désastres !

Trouvez cela bien fort, faites les étonnés,
Haussez, je vous permets, haussez les deux épaules :
Je reprends mon cigare... et je vous fume au nez,
Car tout ce que j'ai dit est vrai jusqu'aux deux pôles.

Mon cœur, laissons les fous poursuivre tout le jour
Ce métal jaune et vil qui fait la renommée;
Tu seras bien plus riche avec un peu d'amour,
Et moi bien plus heureux seul avec ma fumée.

Ami, n'est-il pas vrai que ces vers ont raison,
Qu'une grandeur au monde est toujours importune,
Et que le bleu nuage exhalé d'un Grandson
Peut dorer plus de jours que l'or d'une fortune.

Dans les rêves du soir que l'on fait éveillé,
Dans le charme idéal d'une indolente pose,
Lorsqu'on étend les bras et que l'on a bâillé,
Oh! qu'un demi-Grandson est une bonne chose!

L. FAVRAT.

Une fontaine merveilleuse.

On court souvent bien loin pour voir les curiosités de la nature, tandis qu'on a à sa porte des phénomènes remarquables. En voici un exemple :

Il existe à Lausanne une fontaine qui a la faculté d'exhausser le sol devant son bassin, en hiver, et de le creuser en été. Voici comment : La fontaine est intermittente, c'est la seule dans la ville ; le quartier de la Barre possède cette merveille.

Les habitués de la fontaine se gardent bien de se présenter en face du goulot ; il faut l'aborder prudemment de côté, sans cela vous recevriez une bordée soit douche en pleine figure. Les jets intermittents ont lieu de 5 en 5 minutes environ ; à ces moments-là, l'eau est lancée jusqu'au milieu du chemin, ce qui en hiver fait une montagne dangereuse de glace, tandis qu'en été l'eau ronge le pavé qui a déjà diminué de 3 $\frac{3}{4}$ lignes d'épaisseur en 5 ans, chose constatée par un géologue comme exemple de l'érosion des roches par l'eau, en sorte qu'on peut calculer l'époque de l'extinction du pavé.

Un jour, un pauvre enfant se présente devant la fontaine pour remplir sa cruche ; mal lui en prit, car il reçut une douche glacée sur la tête. — Il se sauva, vous le pensez bien, comme si le diable eût été à ses trousses. Une autre fois, deux étudiants, après une séance au Guillaume Tell, où ils n'avaient pas fait excès d'eau, sortirent ensemble ; l'un s'achemina en avant du côté de la fontaine, qui à ce moment lança son jet accoutumé, mais l'autre étudiant, resté un peu en arrière, crut, à ce bruit, que son ami se trouvait indisposé ;... il vole au secours du prétendu malade qui avait passé heureusement devant la fontaine, tandis que le second reçut une bordée à son passage. On pourrait écrire un petit volume sur les farces de cette fontaine. Si la race hippique savait parler, elle pourrait raconter les affronts faits à plusieurs des siens.

J'ai envie, un jour, d'engager un bout de causette avec un de nos municipaux, devant cette fontaine, en lui faisant faire face au goulot, et je suis persuadé que la correction de la fontaine aura lieu

après quelques jours, car il n'y a rien de tel que l'expérience. Ce moyen vaudra infiniment mieux qu'une pétition.

On parle de couvrir la fontaine merveilleuse, pour la voiler aux regards des passants ; on établira une petite échoppe qui sera affermée pour augmenter les revenus communaux ; on laissera aux gens de la Barre, par faveur, prendre de l'eau gratuitement, mais les curieux qui voudront voir le phénomène paieront 5 centimes au gardien.

Les écoles déguenillées.

On appelle, en Angleterre, « écoles déguenillées » des écoles de pauvres, que la charité chrétienne a instituées depuis quelques années. — En Angleterre, l'instruction primaire n'est pas obligatoire. Jaloux de sa liberté, le peuple n'a pas encore voulu permettre au gouvernement de s'emparer de la direction des écoles, dans la crainte qu'il n'y introduise un esprit qui déplairait à une partie de la nation. Sous ce régime de liberté, bon nombre d'enfants ne fréquentent aucune école, malgré les efforts de diverses Eglises. Avant l'établissement des écoles déguenillées, on trouvait, dans les grandes villes, un grand nombre d'enfants, dont l'unique occupation consistait à parcourir les rues pour mendier ou pour voler. Voici ce qui se passait à Edimbourg, ville de 180,000 habitants avant la fondation de ces écoles, en 1857, et ce qui a déjà été obtenu par cette bienfaisante institution.

Comme d'autres grandes villes, la capitale de l'Ecosse, jusqu'à la fondation des écoles déguenillées, renfermait des centaines de petits vagabonds qui fournissaient aux prisons un contingent considérable de jeunes criminels. Ces enfants, envoyés chaque matin par leurs parents ou leurs maîtres pour mendier ou pour voler, étaient très importuns au public, et constituaient un danger permanent pour la société. Plusieurs prenaient des leçons formelles de vol chez des maîtres qui les exploitaient. Ici, c'était une femme qui apprenait à escamoter des bourses. Au fond de l'une de ses poches, elle avait une petite clochette, un porte-monnaie et d'autres objets, et ses élèves devaient lui enlever son porte-monnaie, recouvert encore de deux mouchoirs, sans qu'elle le sentît et sans que la sonnette se fit entendre. Ailleurs, un professeur de filouterie enseignait toutes sortes de tours et de feintes. Il a avoué au juge avoir formé plus de 600 voleurs!

Depuis 1857, tout a bien changé de face à Edimbourg. Les petits vagabonds qui parcouraient les rues en mendiant et en volant, se rendent maintenant chaque matin par centaines dans un immense bâtiment, élevé par l'amour chrétien, et dans lequel on les habille, les nourrit, les instruit et leur apprend divers métiers. En arrivant, chaque enfant se